Bernard-Henri Lévy enquête sur l'affaire Pearl

Entre reconstitution romanesque et pure enquête, Bernard-Henri Lévy a voulu élucider le mystère de l'assassinat du journaliste américain Daniel Pearl par des islamistes pakistanais. De Karachi à Kandahar, New Delhi, Washington et Londres, une plongée au cœur des ténèbres.

PAR MARC KRAVETZ*

Le 31 janvier 2002, le journaliste américain Daniel Pearl, otage d'un groupe islamiste pakistanais, est assassiné dans un faubourg de Karachi, décapité par ses ravisseurs qui diffuseront ensuite la vidéo-cassette macabre. Dès le lendemain, l'instigateur de l'enlèvement est arrêté à Lahore avec trois de ses complices ; Omar Sheikh donc, celui qui se présente comme la « tête pensante » de l'opération, a été depuis condamné à mort par un tribunal pakistanais. D'autres procès sont encore en cours mais la plupart des protagonistes de la prise en otage du journaliste sont clairement identifiés et sous les verrous.

« Qui a tué Daniel Pearl ? » : à la question qui donne son titre au livre de Bernard-Henri Lévy, on a donc d'entrée ou peu s'en faut la réponse. Non seulement on connaît les tueurs, mais ils ont pris soin de montrer et de signer un crime dont ils sont fiers. Mais c'est évidemment là que commencent les questions, celles qui nourrissent les quelque 540 pages de l'enquête qui conduit l'auteur de Karachi à Delhi, de Londres à Washington, de Kandahar à Sarajevo et la liste n'est pas close.

Le 31 janvier 2002, Bernard-Henri Lévy était à Kaboul dans le cadre de la « mission de réflexion sur la participation de la France à la reconstruction de l'Afghanistan ». C'est le président afghan Ahmid Karzaï qui lui apprit la nouvelle de l'exécution de Daniel Pearl. L'auteur ne connaissait pas le journaliste ou peut-être s'étaient-ils rencontrés quelques années plus tôt à Asmara, en Erythrée. Mais il y a évidemment plus et autre chose dans la décision d'entreprendre ce livre écrit dans l'urgence et même une sorte de fièvre.

On ne va pas ici entrer dans les détails d'une enquête de neuf mois dans les arcanes de l'islamisme anglo-indo-pakistanais (et plus encore) et de ses multiples pseudopodes. Du reste ce n'est pas le sujet principal de l'ouvrage même si, chemin faisant, on y apprend beaucoup au risque parfois d'égarer un lecteur peu familier de cette région du monde. Le sujet, le vrai, c'est une plongée « au cœur des ténèbres », à Karachi d'abord, mégapole d'un Pakistan à la fois allié (et protégé) des Etats-Unis et carrefour de mouvements et de sectes fondamentalistes, « jihadistes », en guerre ouverte avec l'Occident des « croisés et des juifs », comme disent les communiqués d'Al-Qaïda ou des divers affidés d'Oussama ben Laden.

Il s'est écrit et continue de s'écrire tant de sottises et de platitudes sur le sujet qu'il convient de rendre sur ce point justice à Bernard-Henri Lévy de ne pas se laisser aller à la facilité des clichés et des préjugés. Manière de fidélité à celui pour qui le livre est écrit, à Daniel Pearl précisément, qui lui aussi essayait passionnément de comprendre et l'a payé de sa vie. Daniel Pearl est à l'évidence l'un de ces journalistes d'exception, pas unique mais rare, comme la presse anglo-saxonne a su en produire. Américain et juif, les deux mots évidemment comptent et vont peser tragiquement dans la suite, Pearl est donc de ceux qui ne se retrouvent pas dans le monde manichéen que se renvoient fondamentalistes chrétiens et musulmans.

Il est journaliste, pas idéologue et le choc des civilisations, brandi par les prédicateurs islamistes avant d'être théorisé en anglais par le professeur Huntington, n'est décidément pas pour lui la boussole qui permettra de s'y retrouver dans le monde de l'après 11 septembre 2001. Culture, générosité et rigueur professionnelle sont ses armes pour enquêter dans les milieux islamistes de Karachi. C'est ainsi pense-t-il qu'il peut gagner la confiance des interlocuteurs, seraient-ils les ennemis déclarés de son pays.

Correspondant en Inde du *Wall Street Journal*, il est en mission au Pakistan en ce mois de janvier 2002 où il enquête – entre autres ? – sur les traces de Richard Colvin Reid, l'homme aux chaussures piégées de l'Airbus Paris-Miami, arrêté après avoir tenté en vain de mettre à feu un explosif dissimulé dans les semelles de ses baskets. Il cherche notamment à rencontrer un certain Sheikh Mubarak Ali Shah Gilani, chef d'une secte islamique avec laquelle Calvin Reid était en relation. Un homme va lui ouvrir la porte, ou du moins dit qu'il peut le faire. Cet homme c'est Omar Sheikh, son futur assassin. Ce genre d'enquête est

LOUIS MONIER

* Longtemps grand reporter à *Libération*, **Marc Kravetz** a couvert les conflits du Moyen Orient. Prix Albert Londres 1980, il a publié *Irano nox* (éd. Grasset). Il tient aujourd'hui à « Culture matin » une revue de la presse arabe (France Culture).

Bernard-Henri Lévy.

A droite, Daniel Pearl (photographie diffusée après son enlèvement) et Omar Sheikh, le cerveau du crime.

PHOTOS D.R. / GAMMA / DEAN PICTURES / GAMMA

évidemment toujours difficile et suit des chemins tortueux, les professionnels le savent. En l'occurrence, les promesses d'Omar Sheikh dissimulaient un piège. Pearl était pour lui (et peut-être pour d'autres) une cible. Sans le savoir bien sûr, ni visiblement sans le moindre soupçon, le journaliste s'y est précipité.

Qui a tué Daniel Pearl ?
Bernard-Henri Lévy.
Ed. Grasset, 20 €.

Pour masquer dit-il sa propre enquête, Bernard-Henri Lévy prétend auprès de ses interlocuteurs qu'il est en train d'écrire un roman sur Daniel Pearl. On découvrira chemin faisant que personne n'en est dupe, pas très longtemps en tout cas, mais cependant cette fiction de fiction, si l'on ose dire, n'est pas si fictive que cela.

Bien évidemment *Qui a tué Daniel Pearl ?* est d'abord le récit d'une enquête, mais l'écrivain n'en reste pas moins aussi romancier. Non seulement plusieurs moments de son récit sont des reconstitutions intimistes, mais plus que tout, la construction même du récit s'organise autour des deux personnages centraux, Daniel Pearl, la face solaire, Omar Sheikh, le visage de l'ombre, dont la véracité documentaire est indéniable, mais dont la « présence » est d'une densité toute romanesque.

L'évidente sympathie de l'auteur pour le journaliste assassiné ne se discute pas. Assurément Bernard-Henri Lévy ne triche pas en identifiant sa propre démarche à celle de Daniel Pearl. Plus paradoxale en apparence est l'empathie qu'il montre à l'endroit d'Omar Sheikh. Le personnage, il est vrai, a de quoi surprendre. Il serait plus commode d'imaginer les assassins fanatiques avec des gueules de tueurs génétiquement programmés pour n'être que ce qu'ils sont. Ce serait dans l'ordre à défaut d'être rassurant.

Qu'Omar Sheikh, certes d'origine pakistanaise, mais citoyen britannique, né à Londres, de bonne famille et de passeport anglais, soit l'instigateur de ce meurtre abominable organisé et exécuté avec une parfaite maîtrise, voilà qui dérange. Encore faut-il ajouter que cet homme jeune – il n'a pas trente ans – a été un collégien méritant et un étudiant brillant de la prestigieuse London School of Economics, joueur d'échecs émérite de plus, et qu'un avenir radieux lui était promis. Sa « conversion » à l'islam militant et jihadiste il la devrait à la tragédie bosniaque. Etait-il ou non à Sarajevo ? Les chemins d'Omar et de Bernard-Henri Lévy s'y sont-ils croisés ? Tout est possible. Il est au moins certain qu'à partir de là le destin du jeune Omar Sheikh bascule avant de le conduire en Afghanistan et en Inde où il fait sa première expérience de terroriste « jihadiste » avec l'enlèvement de touristes anglais et américains. C'était il y a dix ans. Six années de prison indienne suivront sur les huit auxquelles il a été alors condamné avant d'être libéré par un détournement d'avion en 1999. Bernard-Henri Lévy ne cache pas sa fascination pour ce personnage complexe et contradictoire.

Omar Sheikh n'est pas non plus une exception dans les sphères dirigeantes des mouvements islamistes les plus violents, qu'il s'agisse d'Al-Qaïda ou du Hezbollah libanais pour ne citer que les plus connus. L'itinéraire de cette élite de jihadistes, parlant plusieurs langues, frottés aux meilleures écoles de Grande-Bretagne, d'Allemagne ou de France, conduit Bernard-Henri Lévy à une redoutable question : « Le terrorisme serait-il l'enfant

naturel d'un couple diabolique : l'Islam et l'Europe ? » Ce n'est pas la moindre interrogation de son livre.

Mais la question obsédante qui la traverse est autre. Celle du titre bien sûr et plus encore celle du pourquoi. Pourquoi fallait-il tuer Daniel Pearl ? Qui voulait sa mort, à ce point, à ce prix ?

Il y a bien sûr les réponses trop évidentes. Daniel Pearl était journaliste, américain et juif. Dans la logomachie des groupes islamistes ce sont trois motifs de condamnation sans appel. Les journalistes sont globalement tenus pour des « espions », nos malheureux confrères enlevés au Liban dans les années 80 l'ont entendu des centaines de fois. L'Amérique est l'ennemie par excellence et plus encore s'il se peut depuis le 11 septembre 2001. Croisade contre croisade, la guerre est déclarée, partout. Quant à la haine du Juif et des Juifs, elle résume si l'on ose dire tout le reste.

Il y a bien sûr le conflit israélo-palestinien mais, aussi dramatiques en soient les épisodes, et contrairement aux idées reçues sur le sujet, ils n'expliquent pas tout. Ou bien si, mais à la condition de ne pas considérer Israël comme un Etat dont la politique est par définition discutable et que l'on pourrait même juger détestable, mais commune figure du Mal absolu. A partir de quoi tout Juif est par définition une incarnation de ce mal. Que Daniel Pearl se conduise en journaliste indépendant, en citoyen critique et en juif fier de l'être mais refusant pour autant de s'identifier à une cause et à une politique, rien ne pouvait pour autant le sauver. Bien au contraire semble-t-il, tout ce qui portait le journaliste à l'ouverture vers les autres et à la compréhension du monde, de ce monde-là en particulier, tout ce qui nous le rend cher et précieux, à nous lecteurs comme à l'auteur, ne pouvait que nourrir les pires soupçons de ses bourreaux. Assurément son assassinat leur fut léger, sinon facile.

Mais cela suffit-il à expliquer son enlèvement et son exécution ? Bernard-Henri Lévy en doute et on ne peut que lui donner raison. Ici, plus question de reconstitution romanesque, le récit devient pure enquête et ce que découvre cette enquête est aussi passionnant qu'inquiétant. L'implication des services secrets du Pakistan, ce redoutable ISI au cœur de toutes les intrigues régionales et dont Omar Sheikh est à l'évidence un proche sinon un agent direct, les liens avec Al-Qaïda, les mystères du programme nucléaire pakistanais et de ses retombées dans les mouvements terroristes, les alliances d'Etats où l'on retrouve avec le Pakistan, la Corée du Nord et l'Irak – d'avant le 20 mars 2003 –, tout cela qui culmine dans le mélange étonnant et détonant de groupes qui se retrouvent autour de l'enlèvement et de la mise à mort de Daniel Pearl, voilà le gouffre vertigineux où Bernard-Henri Lévy nous entraîne dans les derniers chapitres de son livre.

Tout porte à croire en effet qu'à la veille de son enlèvement Daniel Pearl travaillait sur ces sujets plus que sensibles. Ce qu'il était donnait aux tueurs toute latitude pour agir, mais ce qu'il faisait, et ce qu'il savait, rendait impératif de le faire taire. Si quelques-uns des assassins sont en prison, si Omar Sheikh est condamné à mort – en attendant une procédure d'appel –, il est plus que vraisemblable que les véritables donneurs d'ordre sont ailleurs et plus haut placés. Alors « Qui a tué Daniel Pearl ? ». Si le livre de Bernard-Henri Lévy ne donne pas une réponse définitive, il interdit au moins de dire que l'affaire est classée. Et ce qu'elle implique ne fait probablement que commencer.

Bernard-Henri Lévy :

D.R.

Reprenant la propre enquête de Daniel Pearl, Bernard-Henri Lévy a vite compris qu'il se trouvait devant une « histoire énorme et terrifiante ». Celle de l'islamisme radical où se joue désormais le sort du XXIe siècle.

UN DIALOGUE ENTRE BERNARD-HENRI LÉVY ET JEAN HATZFELD*

– *Jean Hatzfeld*. Le 31 janvier, vous êtes à Kaboul, dans le bureau d'Ahmid Karzai, quand vous apprenez l'exécution de Daniel Pearl. Quelle est votre première réaction ?

– *Bernard-Henri Lévy*. Un choc très étrange. Je ne suis pas particulièrement sentimental. Et je ne connaissais pas Pearl – peut-être l'avais-je croisé, une fois, en Erythrée, alors que nous étions, l'un et l'autre, sur la piste de John Garang, mais je n'en suis même pas certain. Mais ma première réaction c'est ce choc. Et, ensuite, quand je vois l'image de sa mise à mort, une empathie tout aussi étrange, immédiate, comme fraternelle.

– Vous écrivez que votre livre commence à cet instant.

– Mon premier réflexe, ma première décision, est de reprendre son enquête. Attitude à la fois romantique et sans doute un peu naïve : un journaliste tombe, un autre arrive derrière, reprend le flambeau et l'emporte jusqu'au bout. A ce moment, je n'ai pas encore en tête l'hypothèse Al-Qaïda. Mais je sais déjà que Daniel Pearl est mort à cause de son investigation, à cause de ce qu'il était en train de trouver et d'écrire, autant qu'à cause de la barbarie de ses ravisseurs. Je me rends à Karachi, j'ouvre quelques pistes, et là, je comprends vite que ce journaliste était à la pointe d'une vertigineuse pyramide renversée, que je me trouve face à une histoire énorme et terrifiante.

– L'investigation n'est pas votre métier, et vous en acquerrez naturellement la technique. Cette investigation vous mène à Karachi, Islamabad, Londres, Kandahar, New Delhi, Washington, Sarajevo, où vous feuilletez des montagnes de documents, consultez des centaines d'experts, confrères, diplomates, espions, voisins, parents ; où vous étudiez autant

"J'ai décidé de partir, un an durant, sur les traces de Daniel Pearl"

d'hypothèses. Comment aller si vite ? Vos admirateurs et vos détracteurs s'interrogent sur vos qualités de vitesse en toute chose. Quelle est la potion ?

– C'est vrai, oui, je vais vite. Ma potion c'est cette impatience que j'essaie de communiquer à mes interlocuteurs. Souvent, en reportage, je dis aux gens que je rencontre : « Je n'ai pas le temps, je pars demain » – ce n'est pas forcément vrai mais j'ai l'impression que cela aide à « speeder » tout le monde, à accélérer l'enquête. Et puis, il y a autre chose. Je crois que je ne suis pas trop mal organisé. J'essaie de repérer des « fixeurs » qui en ont gros sur le cœur et qui sont contents de pouvoir aider un étranger qui a la possibilité, lui, de travailler librement. Dans une enquête qui marche, deux choses sont aux commandes. L'idée et l'intuition. La mémoire et le réflexe. Je suis un écrivain très physique, j'aime bouger, voyager, crapahuter – et puis, à un moment, il y a l'intuition, l'instinct. Je passe, par exemple, devant l'hôtel où a dormi Omar, l'assassin de Pearl. Et je me dis, tout à coup, sans bien savoir pourquoi : « Voilà, je vais essayer d'y passer la nuit » ; et surviennent alors les informations, les découvertes... Et puis, tous les journalistes savent ça : une enquête d'un an ce n'est pas une enquête de douze fois un mois. Dès qu'on s'installe dans une telle durée, le temps a des effets amplificateurs insoupçonnables. Un hameçon lancé à un moment, un peu par hasard et oublié, vous ramène un poisson, six mois après. Les idées macèrent, les informations se télescopent, les gens se parlent – et arrivent les rencontres imprévues...

– Comme la rencontre posthume avec Daniel Pearl, dont la personnalité transforme une première fois le livre. S'il n'avait pas été juif, issu d'une bonne famille érudite, bon vivant, amoureux d'une belle femme, militant humaniste, ami d'Israël, admirateur d'un Islam tolérant, féru de culture indo-pakistanaise... auriez-vous écrit ce livre ?

– Mon projet initial, sans le connaître, était de reprendre son enquête, dans un livre court et précis, sur le modèle de *L'affaire Moro* de Leonardo Sciascia, qui est l'un de mes livres cultes. Alors, après, tout ce que vous dites a compté, bien sûr. Encore que, si Pearl, par exemple, n'avait pas vécu sa judaïcité comme il l'a vécue, il me semble que le livre existerait quand même.

– Quelle judaïcité ?

– Au Pakistan, au cœur des ténèbres, Pearl pensait : « Tant pis si vous nous détestez, tant pis si vous croyez à la guerre des religions, à la guerre des civilisations, moi je n'y crois pas ; je suis votre ami juif et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. » Profondément juif et ouvert à l'Autre : il est évident que je me sens proche de cela. Pour le reste, bon vivant, amoureux, bonne famille, etc., je ne sais pas, je ne peux pas répondre.

– Toutefois, en cours de lecture, on comprend que deux autres rencontres influent autant sinon plus sur la construction du livre. Elles transforment le style narratif, elles imposent votre Je de façon très présente, et la mise en scène de l'enquête dans l'enquête, et des procédés fictionnels. Bref, elles transforment l'écriture... La première rencontre est votre retour dans ce pays, qui est le sujet de votre premier bouquin, *Les Indes rouges*, écrit trente ans plus tôt. La seconde rencontre est celle d'Omar Sheikh, l'instigateur de l'enlèvement et de l'égorgement de Pearl. Que vous avez sans doute croisé à Sarajevo, en tout cas qui a défendu la même cause que vous.

– Mon histoire avec le Pakistan, bouclée ou pas, je la raconterai plus tard, dans un autre livre. Mais effectivement, ma rencontre avec le personnage de Omar Sheikh a été décisive. Je suis à Londres, je lis tout sur lui, je rencontre ses frère, amis et professeurs. Je pressens que son basculement religieux a pour origine la défense de la Bosnie. Je sais que mon film a été projeté à la télévision anglaise, j'envisage qu'il l'ait vu. Je me dis, ce type est peut-être devenu ce qu'il est devenu, un tueur sanguinaire et islamiste après avoir vu mon film et vibré comme moi à la cause de la Bosnie. Il en faut moins pour empêcher un écrivain, un intellectuel, de dormir !

– Et vous élaborez un trio de héros romanesques : Daniel Pearl, vous le narrateur fiévreux, et Omar Sheikh. N'êtes-vous pas gêné par l'aura du troisième, le bourreau, et le cousin ou l'archétype du pilote de l'avion qui se jette sur le World Trade Center ?

– Bien sur, je suis gêné. Et même parfois bouleversé. Car il me passionne, ce personnage, c'est évident. Je m'aperçois d'ailleurs que j'emploie, à un moment, le même lexique pour parler de lui et de Pearl. Et, puisque je vous parlais d'empathie, il est incontestable que se met aussi en place une empathie avec Omar Sheikh. Un brillant élève d'un collège privé anglican de Londres, passionné de poésie, d'échecs, militant de la cause bosniaque, et qui bascule dans le meurtre et le fanatisme. Comment voulez-vous que je ne sois pas troublé par tout cela ? Ce n'était pas prévu au programme, mais c'est ainsi, et je décide de l'écrire. Obsession de démêler, d'approcher du gouffre, d'entrer dans la maison du Diable, dans sa tête. Tout cela est incontestable. Ce sont les moteurs auxiliaires du livre.

– Vous décrivez avec précision de nombreuses scènes auxquelles personne n'a assisté. Omar Sheikh se rasant, pour se donner une allure occidentale avant sa première rencontre avec Daniel Pearl ; ses hésitations au moment de la décision

B. GARCIN-GASSER

* Grand reporter à *Libération*, **Jean Hatzfeld** a notamment publié *L'Air de la guerre ; sur les routes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine* (éd. L'Olivier, 1994) ; *La Guerre au bord du fleuve* (éd. L'Olivier, 1999, rééd. Petite Bibliothèque de L'Olivier), roman sur le conflit yougoslave ; *Dans le nu de la vie* (éd. Seuil, 2000, rééd. Points-Seuil), sur le génocide rwandais.

fatidique, la scène du supplice... Liberté de l'écrivain, procédés littéraires, attirance de la fiction ?

– C'est, finalement, la méthode que j'avais employée dans mon roman sur Baudelaire. Les faits, rien que les faits, quand on connaît les faits ou que l'on pourrait, en droit, les connaître. Pour le reste, non pas exactement l'imagination, mais l'idée que lorsqu'un écrivain connaît ses personnages, lorsqu'il s'est approché d'eux, il prévoit avec exactitude leurs réactions, leurs attitudes, la façon dont ils fonctionnent. J'ai rencontré les gens qui ont côtoyé Daniel Pearl et Omar Sheikh. J'ai lu des milliers de pages. Vu et déchiffré des centaines de photos. Eh bien tout cela me donne le sentiment de savoir assez exactement ce qui se passe dans la tête de l'un dans les minutes qui précèdent sa mort. Ou dans celle de l'autre, dans l'heure qui précède l'enlèvement.

– Vous lui prêtez des hésitations de dernière minute, que l'on n'a pas constatées chez Mohamed Atta lorsqu'il dirige son Boeing sur le World Trade Center. Entre littérature romanesque et littérature journalistique, le flirt est osé...

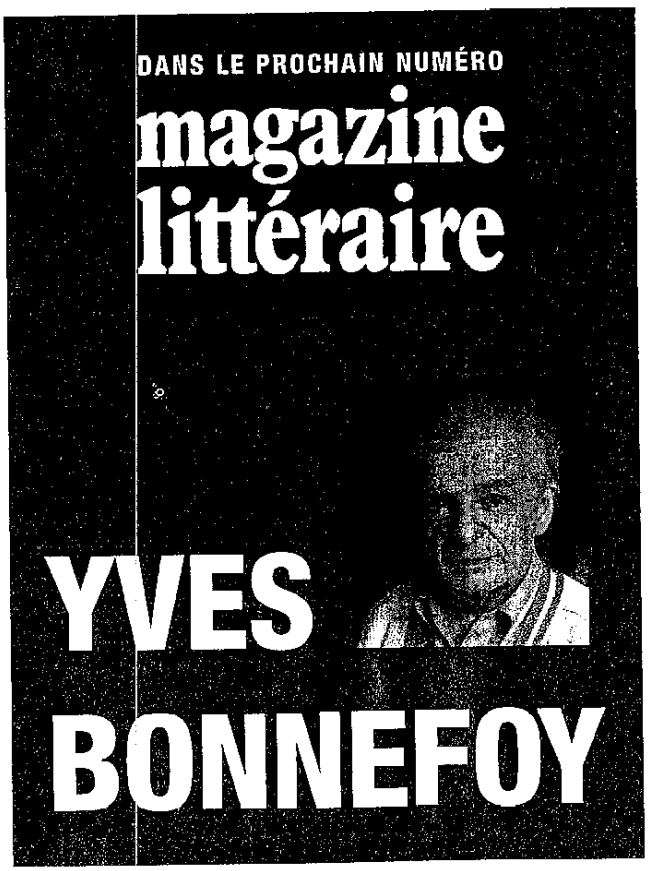
– Qui sait ce qu'a ressenti, pensé, Atta à cet instant ? Pour Omar, qui est un peu un double d'Atta, j'ai, en revanche, des éléments. Je le connais, je vous le répète, comme s'il était l'un de mes personnages. En sorte que je vois tout cela si clairement : le retour du surmoi paternel, l'ambivalence homosexuelle, ses rapports déments au judaïsme et, à l'arrivée, oui, cette hésitation de dernière minute dont je précise, par parenthèse, qu'elle n'implique, à mes yeux, aucune espèce de circonstance atténuante. Le boulot d'un écrivain enquêteur c'est de trouver, au fond, les « coordonnées » de ses personnages, leurs abscisses et leurs ordonnées. Et puis, à partir de là, de « tracer » son personnage, dans tous les sens du mot tracer : la trace de l'aviation, du dessin, de la reconstitution, de l'investigation.

– Vous êtes apparu sur la scène de l'intelligentsia, philosophe, militant, essayiste, romancier, cinéaste. Je vous ai croisé très méfiant, et en apparence hautain, à l'encontre des journalistes. Aujourd'hui, toujours vêtu d'une chemise blanche, vous tenez un bloc-note au *Point*, vous faites le reporter de guerre pour *Le Monde* et vous écrivez un livre d'enquête dans la grande traditions du *New Yorker*. Beaucoup suivent un itinéraire inverse. D'où vient ce virus du journalisme ?

– Est-ce que vous savez que, pour Sartre, l'écriture journalistique était l'écriture littéraire par excellence ? Foucault, à la fin de sa vie, n'était pas loin de penser la même chose. J'ai le souvenir d'un article de lui, au titre complètement sartrien, qui s'appelait « La grande colère des faits », et qui disait cela. Quant à Clavel, un autre des philosophes que j'admire, il se qualifiait, lui, de « journaliste transcendantal ». Mettons que je me sente dans la filiation de ces trois-là.

– Aucun d'eux n'avait acheté de gilet pare-balles ni dormi dans la chambre d'une guest house précédemment occupée par un terroriste islamiste.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Sans doute y a-t-il un moment, dans la vie, où on se sent plus libre. J'ai écrit vingt-cinq livres. J'ai connu la plupart des bonheurs du métier d'écrivain. J'ai survécu aux mauvais coups et aux mauvais procès qui vont avec. Tant dans l'ordre de la reconnaissance que dans celui de la polémique, il m'arrive de moins en moins souvent d'être surpris. Je suis en paix avec mon idéal du moi. Et j'ai l'impression de connaître les tours et détours de la comédie littéraire. Alors voilà. Le temps passe. Je me sens moins manichéen qu'autrefois. Tout devient plus simple. Y compris le fait d'obéir à mon inspiration lorsque je me sens bouleversé par l'image de Daniel Pearl décapité et que je décide de partir, un an durant, sur ses traces.

– A propos de l'idéal du moi, vous dites en introduction, au sujet de l'Irak, « on se trompe de guerre... On se trompe de siècle », puis vous écrivez une fresque kafkaïenne de cet islamisme pakistanais, les terres Al-Qaïda, le nerf politique de votre livre. Est-ce à dire que le véritable affrontement se prépare là-bas ?

– C'est exactement cela. Je ne sous-estime pas, bien entendu, la bonne nouvelle que c'est d'avoir débarrassé le peuple irakien, et le monde, d'un dictateur – et de cela, je me réjouis. N'empêche. Il y a, dans tout cela, un parfum de siècle dernier. Avoir privilégié cette guerre, avoir mis toutes ses forces et son énergie dans cette partie du monde, c'est une erreur de calcul. Le sort du XXIe siècle ne se joue pas à Bagdad mais entre Tora Bora, Islamabad et Karachi. Le vrai Etat voyou d'aujourd'hui, celui où se trouvent les armes de destruction massive et les chefs de Al-Qaïda en liberté, c'est le Pakistan. Je reviens de là-bas abasourdi, à la fois par la violence qui y bouillonne et par l'étrange cécité des gens d'ici, en Europe. Je suis frappé par l'abyssale ignorance qui prévaut, chez nous, quant à l'Islam, l'islamisme, l'histoire des religions en général, les ruses de l'inconscient des peuples. Le plus difficile nous attend. Un affrontement politique et métaphysique d'une tout autre ampleur dont je présente, dans ce livre quelques-uns des acteurs. □